

NABUZARDAN C.C.
Centre commercial Quai d'Ivry
30 boulevard Paul Vaillant Couturier
94200 Ivry-sur-Seine

Une vie nouvelle
16.05-20.06.2026
Samedi 14-18h
COMMUNIQUE

Exposition collective avec Unglee, Mathilde Rossello-Rochet, Marcel Devillers et Clément Bouissou

“S’inventer dans un ailleurs, déconstruire nos relations aux normes qui modèlent nos représentations, parvenir à façonner nos propres moyens plastiques : autant de manières de fabriquer une fiction, cet étrange endroit qui ressemble à notre monde, mais où les règles peuvent être transformées à l’envie.

Comme à la lecture d’un roman ou à la vue d’un film dont on voudrait être le personnage, Unglee crée un double de lui-même gloire d’un Hollywood qui n’existe plus. Son goût fictif ou avéré pour les tulipes dont il présente dans notre boutique plusieurs photographies, joue un rôle central dans le triangle amoureux dont il forme un sommet avec Giuletta Mazzini et Aldo Mettezzetti. Mais ces personnages, dont l’auteur lui-même, qui nous annonce sa propre mort, semblent toujours être l’œuvre d’un faussaire : un faux réalisateur, un faux journaliste, un faux publicitaire. Que cachent – ils ? Quel mystère ces tulipes animent-elles ? « Les tulipes c’est beau » dit et répète Unglee. Le lieu commun de la fleur, organe sexuel autant mâle que femelle, à la perfection androgyne, est l’objet de tous les investissements de désir possible. Les portraits de tulipes côtoient d’abord ceux de Giuletta, puis la multitude de portraits d’Aldo et de ses avatars. Les allers-retours entre la fleur, les femmes, puis principalement les hommes, dont le traitement photographique s’approche d’un érotisme avoué, font sortir progressivement l’artiste du placard. Derrière les « à la manière de » qui véhiculent tous les clichés sur l’amour et sur une vie accomplie (riche, beau et célèbre), c’est une identité gay qui s’affirme, en sapant de l’intérieur et avec humour les représentations typiques d’un amour *mainstream*.

C’est bien aussi la violence de la normativité des représentations de genres que travaillent les dessins et peintures de Mathilde Rossello Rochet. Kim Possible, les Totally spies, Blanche neiges sont les héroïnes prescriptrices d’une certaine manière d’être – mince, blanche et « jolie » – avec laquelle d’abord toute jeune fille doit composer. Ces figures normatives sont transposées par l’artiste du cadre de la télévision à l’architecture également dédiée à la représentation du musée. Les héroïnes de l’enfance y côtoient les espaces standardisés d’architectures de la seconde moitié du XXe siècle. Leur corps féminin est projeté sur les œuvres minimales d’artistes hommes, blancs, américains. Dans cette confrontation de deux produits culturels éloignés l’un de l’autre – le dessin animé et le musée d’art contemporain – les impensés normatifs de ces pratiques agissent comme des révélateurs l’un de l’autre... et l’héroïne semble chercher la sortie.

Au-delà de l’architecture en béton et en verre du musée – qui fait écho à celle du centre commercial dans lequel nous nous trouvons - le cadre privilégié de ce rapport normalisant à l’image est sans doute aujourd’hui l’écran tactile sur lequel on *scrolle* pour parcourir le fil des réseaux comme Instagram et TikTok. Les gestes qu’impliquent ces pratiques agissent sur nous-même autant que les images qu’ils véhiculent. Ecarter les doigts pour *zoomer*, glisser de gauche à droite ou de bas en haut pour faire défiler les images, sont autant de gestes que réinvestit l’artiste dans sa pratique de la peinture. Son corps, la matérialité de la peinture et le grand format des tableaux mettent en échec la virtualité hypnotisante du *feed* et réinscrivent notre corps et nos gestes dans le présent matériel de l’œuvre.

A la peinture et au dessin, Marcel Devillers ajoute l’écriture pour énoncer une langue dans laquelle un corps désirant parviendrait à se dire. L’auréole de gras qui entourent une lettre peinte à l’huile sur une feuille de papier journal non-imprimé, le dessin au graphite comme le balbutiement des premiers mots qui composent nos lexiques de jeunes enfants, font du papier une surface d’inscription autant mentale – le mot qui résonne dans la tête – que matérielle – les aléas de la main et de la matière. Formuler, dire, écrire, est un acte physique et chaque singularité d’une énonciation travaille à faire exister voire à produire une situation que seul un usage poétique de la langue peut représenter. A l’inverse des papiers qui portent les traces d’une tension plastique faisant émerger un mot, les œuvres sur Mylar font disparaître la touche et le geste pour nous donner à lire, dans la clarté des caractères typographiques, un poème. Y sont évoqués les fragments d’une rencontre ou d’une relation. L’écriture brève et allusive ne tranche jamais entre un « tu » et un « je », ainsi la définition de soi, de sa propre existence, ne peut s’abstraire de l’autre avec lequel on interagit : comme le reflet du regardeur dans la surface brillante de l’œuvre qui est peut-être aussi un reflet de l’œuvre en nous.

C’est en rassemblant pour l’exposition les œuvres d’Unglee, Mathilde Rossello Rochet et Marcel Devillers que je me suis souvenu que cet autoportrait en mandoline était une représentation de l’auteur métamorphosé en l’outil- même de la fiction - c’est la mandoline du barde, du troubadour, de la sérénade. A ce titre cette image fait signe vers toutes les fictions qu’il me sera donné de construire dans le futur. Ici elle décrit bien la manière dont cette exposition a vu le jour : produire une fiction est toujours une rencontre avec les fictions des autres. Enfin, la préparation de cette exposition m’a rappelé une fiction bien plus ancienne que les nôtres, celle de Dante, celui qui, peut-être le premier, à cause de l’être qu’il aimait, inventa une langue pour dire son amour, et tout un ordre du monde, *une vie nouvelle*.

NABUZARDAN C.C.
Centre commercial Quai d'Ivry
30 boulevard Paul Vaillant Couturier
94200 Ivry-sur-Seine

Une vie nouvelle
16.05-20.06.2026
Saturday 2pm-6pm
PRESS RELEASE

Group show with Unglee, Mathilde Rossello-Rochet, Marcel Devillers & Clément Bouissou

Inventing oneself elsewhere, deconstructing our relationships with the norms that shape our representations, managing to fashion our own plastic means: so many ways of fabricating a fiction, that strange place resembling our world, but where the rules can be transformed at will.

As when reading a novel or watching a film whose character one wishes to be, Unglee creates a double of himself—the glory of a Hollywood that no longer exists. His taste, fictitious or real, for tulips, of which he presents several photographs in our boutique, plays a central role in the love triangle of which he forms one vertex with Giuletta Mazzini and Aldo Mettezzetti. But these characters, including the author himself, who announces his own death, always seem to be the work of a forger: a fake director, a fake journalist, a fake advertiser. What are they hiding? What mystery do these tulips animate? "Tulips are beautiful," Unglee says and repeats. The cliché of the flower, a sexual organ as much male as female, with its androgynous perfection, is the object of all possible investments of desire. Portraits of tulips first appear alongside those of Giuletta, then the multitude of portraits of Aldo and his avatars. The back-and-forth between the flower, women, and then primarily men—whose photographic treatment approaches an avowed eroticism—gradually brings the artist out of the closet. Behind the "in the manner of" that convey all the clichés about love and a fulfilled life (rich, beautiful, and famous), it is a gay identity that asserts itself, undermining from within, and with humor, the typical representations of mainstream love.

It is indeed also the violence of the normativity of gender representations that Mathilde Rossello Rochet's drawings and paintings address. Kim Possible, the Totally Spies, Snow White are the prescriptive heroines of a certain way of being—thin, white, and "pretty"—with which every young girl must first contend. These normative figures are transposed by the artist from the television frame to the architecture equally dedicated to the representation of the museum. The heroines of childhood appear alongside the standardized spaces of architectures from the second half of the twentieth century. Their female bodies are projected onto the minimal works of white, American male artists. In this confrontation between two distant cultural products—the animated cartoon and the contemporary art museum—the normative blind spots of these practices act as mutual revealers... and the heroine seems to be looking for the exit.

Beyond the concrete and glass architecture of the museum—which echoes that of the shopping center in which we find ourselves—the privileged frame of this normalizing relationship to the image is undoubtedly today the touchscreen on which one scrolls through the feeds of networks like Instagram and TikTok. The gestures these practices entail act upon us as much as the images they convey. Spreading fingers to zoom, swiping left to right or bottom to top to scroll through images—these are gestures the artist reinvests in her painting practice. Her body, the materiality of paint, and the large format of the canvases defeat the hypnotizing virtuality of the feed and reinscribe our body and gestures in the material present of the work.

To painting and drawing, Marcel Devillers adds writing to articulate a language in which a desiring body might manage to speak itself. The halo of grease surrounding a letter painted in oil on unprinted newsprint, the graphite drawing like the stammering of the first words composing our lexicons as young children, make the paper a surface of inscription as much mental—the word resonating in the head—as material—the contingencies of the hand and the medium. To formulate, to say, to write is a physical act, and each singularity of an utterance works to bring into existence, even to produce, a situation that only a poetic use of language can represent. In contrast to the papers bearing the traces of a plastic tension bringing forth a word, the works on Mylar make the touch and gesture disappear to let us read, in the clarity of typographic characters, a poem. Fragments of an encounter or a relationship are evoked. The brief and allusive writing never distinguishes between a "you" and an "I"; thus, the definition of oneself, of one's own existence, cannot be abstracted from the other with whom one interacts: like the viewer's reflection in the shiny surface of the work, which is perhaps also a reflection of the work in us.

It was in gathering the works of Unglee, Mathilde Rossello Rochet, and Marcel Devillers for the exhibition that I remembered this self-portrait as a mandolin was a representation of the author metamorphosed into the very tool of fiction—it is the mandolin of the bard, the troubadour, the serenade. As such, this image gestures toward all the fictions I will be given to construct in the future. Here it aptly describes the way this exhibition came into being: to produce a fiction is always an encounter with the fictions of others. Finally, the preparation of this exhibition reminded me of a fiction far older than our own, that of Dante—he who, perhaps for the first time, because of the being he loved, invented a language to speak his love, and an entire order of the world, a new life.